

## **DES ALBUMS POUR PARLER, DES ALBUMS POUR SE TAIRE**

Patrice Heems  
École Pierre & Marie Curie, Fresnes-sur-Escaut

### **AU DÉBUT**

Je ne me souviens plus du premier album que j'ai lu en classe. C'était il y a longtemps. C'était sans doute pour occuper un moment de creux, un de ces moments un peu entre deux, où l'on n'est plus vraiment en situation d'enseignement mais quand même encore un peu. On a fini le travail prévu, il reste encore trois ou quatre minutes avant la récréation ou la cantine. Ça n'aurait pas trop de sens de mettre en route une nouvelle activité mais il n'est pas question pour autant de laisser les élèves sans rien faire : ça ne se fait pas. Le blanc, le vide ne font pas partie des traditions de l'école. On pourrait laisser filer, laisser les élèves s'occuper seuls, voire, pourquoi pas, leur proposer de commencer la récré trois minutes plus tôt, mais non, ça ne se fait pas. Dans ces cas-là, en général j'attrapais ma guitare et on chantait une petite chanson : la pratique du chant est prévue au programme donc j'évitais d'avoir mauvaise conscience en me disant que je volais du temps d'apprentissage aux enfants. Un jour, au lieu de prendre la guitare, j'ai dû attraper un album dans le coin bibliothèque et je l'ai lu... Je n'ai aucun souvenir de la classe ni même de l'école dans laquelle ce geste totalement anodin s'est passé. Une seule chose est certaine : il y avait, dans la classe en question, un coin bibliothèque.

À cette époque, j'étais encore remplaçant, je changeais de classe tous les deux ou trois jours. C'était la grande époque des BCD<sup>1</sup> et il était de bon ton, alors, de regrouper tous les livres (documentaires ou albums) dans une seule salle de l'école où les classes étaient sensées se rendre régulièrement afin que les élèves s'initient à la pratique en bibliothèque : recherche de documents, classification, lecture thématique, etc. Mais certains irréductibles rechignaient à se plier aux injonctions des inspecteurs, qui pourtant multipliaient alors les stages et les animations pédagogiques sur le sujet, et préféraient garder les livres dans leur classe au prétexte qu'il valait mieux avoir moins de livres mais les avoir à portée de main, si l'on avait réellement la volonté qu'ils fassent partie de l'enseignement (avec le recul, je dois dire que je trouve le raisonnement assez cohérent !)

Bref, un jour, je me suis retrouvé devant les élèves avec trois minutes à combler et un album à portée de main. Il n'y avait rien de prémédité : je l'ai pris et je leur ai lu.

Il ne s'est rien passé de spécial, ça n'a pas été un moment de grâce pédagogique, je n'ai pas senti que je venais d'accomplir là un acte fondateur qui allait bouleverser la pratique de mon métier. Non... Rien... J'ai pris le livre, je l'ai lu, je l'ai rangé dans la bibliothèque et on est sorti en récré. Il s'est forcément passé quelque chose pourtant. Je suis incapable de dire quoi : peut-être le regard d'un élève attentif, peut-être un petit soupir de contentement quand j'ai fermé le livre, un soupir comme on en entend parfois au cinéma à la fin d'un bon film quand la lumière se rallume, peut-être était-ce simplement le sentiment d'avoir vécu trois minutes apaisées au cours d'un remplacement un peu difficile... Je ne sais plus... Mais je sais que j'ai recommencé. Et qu'attraper un livre dans un petit moment de creux est peu à peu devenu une habitude, un de mes trucs de maître remplaçant. Jusqu'alors j'avais une arme d'une efficacité redoutable : « Quand vous aurez fini le travail on fera un peu de musique ! » Maintenant, j'en avais une deuxième : « Quand vous aurez fini votre travail on lira une histoire ! »

Voilà, à cette époque, pour moi, les albums ça servait à ça : à avoir un peu plus de calme et d'attention. Un outil de captation de bienveillance. Et ce n'était déjà pas mal.

## **Bref intermède en forme d'hommage**

Un jour, un peu par hasard, parce que le vent des circonstances avait soufflé dans ce sens-là, je suis retourné à l'école. Après avoir, pendant une dizaine d'années, construit tant bien que mal ce semblant de maîtrise qui fait qu'on arrive, enfin, à entrer dans la classe sans trop de trac, voilà que je me retrouve à l'IUFM de Lille pour suivre la formation d'instituteur spécialisé.

S'asseoir pendant toute une année dans une salle de classe, s'asseoir, comme le font mes élèves tous les jours, et ne plus être celui qui parle mais celui qui écoute, ne

---

1. Bibliothèque Centre de Documentation : incontournable dispositif à la pointe de l'innovation pédagogique dans les années 90. Je renvoie à mon article, « On va faire une BCD dans l'école », *Recherches* n° 32, *Littérature de jeunesse*, juin 2000. La BCD est largement tombée en désuétude depuis l'arrivée d'Internet à l'école.

plus être celui qui conduit mais celui qu'on guide, c'est dur ! Les enseignants qui participent à des formations sont en général les élèves les plus difficiles qui soient. Il n'a pas un rôle facile, le formateur qui se retrouve devant un groupe de trente enseignants qui l'attendent sans bienveillance aucune. Le métier d'enseignant n'est pas simple, le contact âpre et quotidien des élèves réticents abîme. Enseigner, très souvent c'est échouer. Et parfois cet échec est totalement humiliant : non seulement on a passé une journée en classe avec le sentiment d'avoir été assez inutile (difficile mais pas insurmontable : les élèves n'ont pas compris, on va recommencer), mais il y a également ces terribles instants où l'on se surprend à être en colère. Colère contre les élèves qui, décidément... Contre les parents qui, par une petite phrase acide, savent bien faire sentir que, si on savait un peu mieux s'y prendre, leur fils ou leur fille serait plus sage, plus travailleur, moins opposant, moins impoli, moins absolument et constamment infect ! Contre les collègues, qui nous expliquent que, non, jamais, ils n'ont de problème de discipline (« Avec moi tu sais, ils savent qu'ils ne doivent pas broncher ! »)... Contre les discours : celui des inspecteurs, culpabilisant, celui des médias, surréaliste, celui du Monsieur Tout-le-monde qui rappelle comme c'était mieux avant ! Un enseignant qui entame une formation n'est pas forcément en état d'entendre qu'on va l'aider à s'améliorer : tenter de s'améliorer, c'est ce qu'il fait depuis des années, tous les jours, tout seul ! Il a tout essayé pour être meilleur (parce qu'en classe, être bon, c'est une nécessité de survie), et ça ne marche pas toujours. Alors les conseils, hein, ça va bien ! L'enseignant en formation a tendance à reproduire, en pire, les attitudes qu'il supporte le moins chez ses élèves. L'enseignant est sans doute le plus mauvais élève qui soit !

Je m'en souviendrai toute ma vie ! Il faut imaginer trente stagiaires à qui on ne la fait pas, affalés sur leurs chaises comme des caricatures d'adolescents rebelles, prêts à manger la prof toute crue ; et voilà que débarque ladite prof, qui sort de son cartable *L'araignée qui ne perd pas son temps* d'Éric Carle<sup>2</sup> (album notoirement destiné aux élèves de petite ou moyenne section), et qui se met à le lire, en montrant avec son doigt tel ou tel détail de l'illustration, et qui même, avec force gestes d'encouragement, incite le groupe de rebelles décrit plus haut à répéter en chœur à chaque fin de page : « Mais l'araignée n'a pas le temps ! » On est en train de vivre une sorte de sketch improbable, sur le fil entre l'envie de rire, l'envie de se lever et de partir dignement sur l'air de « Mais de qui se moque-t-on ? » et la fascination absolue. Nous sommes tous restés et personne n'a ri : nous attendions tous de voir où elle allait en venir. Et voilà qu'une fois le livre terminé, la prof pose simplement le livre sur le bureau et nous dit : « S'il y en a parmi vous qui ont envie de lire un album, on prendra un moment au début de chaque cours pour ça<sup>3</sup>. » Et puis elle passe à autre chose !

Quoi ? C'était tout ?

Oui, c'était tout !

---

2. On trouvera en fin d'article les références de tous les albums cités.

3. Je n'ai jamais profité de cette autorisation de toute l'année de formation... Lire en public, moi, jamais !

La formatrice venait de nous expliquer magistralement qu'en classe, il était parfois nécessaire de ne pas construire d'exercices, de ne pas réinvestir (en tout cas pas tout de suite) chaque expérience, de ne pas toujours sauter sur l'occasion pour « scolariser » chaque instant, chaque geste<sup>4</sup>. Nous venions d'apprendre qu'on ne pouvait pas continuer à parler de « lecture plaisir » (c'était très en vogue à l'époque) si, chaque fois qu'un élève voyait son maître ou sa maîtresse prendre un livre, il pouvait être sûr que cela serait assorti de toute une batterie de photocopiés avec des textes à trous, des étiquettes à coller, des mots à entourer et des dessins à colorier ! Bref, si « lire un livre » cela voulait dire, forcément, « faire du travail » ! Un album, c'est un livre, et tous les livres ne sont pas faits pour le travail. Un album, c'est fait pour être lu, alors on le lit, et c'est tout. En tout cas, c'est ce que les élèves, et surtout ceux qui pensent que les livres ne sont pas fait pour eux, doivent croire.

Et elle venait également de nous montrer que parfois, se mettre un peu en péril, accepter de prendre le risque de perdre un peu le contrôle, pouvait être plus efficace que tous les discours du monde.

Vingt ans après, je continue de « perdre » tous les jours quelques minutes chaque jour pour lire un album aux enfants. Et je continue de leur faire croire qu'à ce moment-là ils ne sont pas au travail !

## À PROPOS DU PLAISIR DE LIRE

Donc, je lis des albums en classe. J'aime ça et mes élèves aussi. D'utilitaire, cette pratique de classe est, peu à peu, devenue jubilatoire. Jubilatoire parce que la lecture d'album est devenue un moment particulier de la vie de la classe : un temps d'apaisement et de dialogue. Mais jubilatoire, aussi, parce que j'y trouve intellectuellement mon compte : j'ai plaisir à me construire une culture, solide, dans un domaine particulier. Je sais aujourd'hui des tas de choses sur ce genre particulier, je peux faire des liens, voir quand un auteur fait référence à un autre auteur. Comme au cinéma, il y a des remakes dans les albums : *Les Deux Goinfres* et *Grosse Colère* s'inspirent de *Max et les Maximonstres* (l'enfant envoyé dans sa chambre, le rêve, le retour au calme). Rien d'étonnant d'ailleurs à ce qu'un des plus célèbres albums du monde soit cité par d'autres auteurs<sup>6</sup>. Cela ne sert à rien de le savoir, il est même possible que les auteurs ne se soient pas eux-mêmes rendu compte de ce qui est pour moi une évidente filiation, mais cette connaissance me plaît.

On a le droit de prendre du plaisir à pratiquer son métier ! Je revendique avec toute la force possible ce principe. Je vais même jusqu'à dire que c'est une bonne chose ! Il se trouve que ce métier m'offre des moments de bonheur : un élève qui écoute, un élève qui réfléchit, un élève qui comprend, un élève qui apprend, je suis

---

4. Cf. F. Darras et M.-F. Desprez, « Libres lecteurs : lire des albums pour ne rien apprendre/enseigner », *Recherches* n° 32, 2000.

5. Ce qui n'a pas empêché Francine Darras d'imaginer de nombreuses situations d'apprentissage à partir d'albums. cf., par exemple, F. Darras, « Le conte, un genre très pédagogique », *Recherches* n° 12, 1990.

6. Même Barack Obama lit *Max et les Maximonstres* ! La vidéo d'ABC News tourne en boucle sur Internet.

désolé, c'est peut-être un peu mièvre, mais je trouve ça émouvant. J'aime ça ! Alors, forcément, j'ai envie que cela arrive souvent. Et la lecture des albums est une activité, parmi beaucoup d'autres, où, pour dire les choses simplement, la relation maître/élève se passe bien. Elle est riche mais sans aspérité, formatrice mais sans heurt, pédagogique mais sans angoisse... Il se passe des choses.

Quand ça se passe bien, j'ai naturellement envie que ça se passe mieux (alors que quand ça se passe mal, j'ai plutôt envie de tout arrêter ! C'est mon caractère... Je fais avec !) Donc, depuis des années je cherche des solutions pour que ce petit temps quotidien se passe bien.

Pour que cela se passe bien, il faut d'abord trouver de bons albums ; des albums qui font que les regards s'éveillent et que l'attention reste en suspens. Il faut, ensuite, et cela s'apprend, savoir les lire. Cela signifie construire, pas à pas, en observant les élèves, un savoir-faire très technique de passeur d'histoire. Lire un album c'est à la fois raconter et disparaître. C'est, petit à petit détourner le regard de l'élève qui forcément, vous observe en train de raconter (c'est rigolo, le maître qui raconte !) pour que petit à petit, il se concentre sur l'album lui-même ! Le doigt qui se promène sur la page, la voix qui change quand le personnage change (c'est-à-dire, avec la voix, poser les deux points et ouvrir les guillemets, ce qui est essentiel pour la compréhension du texte), ralentir, attendre, baisser le ton, rythmer, surprendre, bref faire vivre et faire ressentir, cela s'apprend ! Cela s'apprend sur le tas : l'instit regarde ses élèves qui regardent le doigt de l'instit courir sur la page du livre, l'instit regarde ses élèves qui tout compte fait, ne rient pas bêtement quand il prend la voix enrouée de l'ours qui lit ou quand il chantonne la petite chanson de Bébé Canard. Alors, un autre jour, un peu plus tard, la voix de l'ours sera plus enrouée, la chanson de Bébé Canard un peu plus fausse et, comme il n'y aura toujours pas de rire (ou en tous cas pas des rires qui se moquent de l'instit, mais juste des rires parce que, quand même, elles sont drôles les chansons de Bébé Canard), alors, petit à petit, l'instit n'aura plus peur de raconter des histoires.

Mais pour que les élèves écoutent et pour que l'instit soit à l'aise en le lisant, il vaut mieux que l'album soit bon !

Et donc, bien sûr, une question se pose : c'est quoi, un bon album ?

## AU FAIT, C'EST QUOI, UN BON ALBUM ?

Pour répondre à cette question essentielle, il faut d'abord se mettre d'accord sur ce que l'on appelle un album. On pourrait penser qu'il s'agit d'une forme d'écrit clairement identifiable, qui répond à un certain nombre de critères définis. Il y aurait la poésie, le roman, les écrits scientifiques, le théâtre, etc. auxquels s'ajouterait un genre particulier, l'album. Sauf qu'à bien y regarder, c'est loin d'être aussi simple. Il existe toutes sortes d'albums très différents les uns des autres. À bien y réfléchir, la seule chose qui permet de dire si un livre est un album ou pas c'est la présence des illustrations. Mais si l'on excepte la présence de dessins, *Bloup ! Bloup !*, par exemple, est aussi différent de *L'Étoile jaune* que peut l'être un poème de Jean Tardieu d'un ouvrage sur la France de Vichy de Robert Paxton.

Le premier album raconte... Raconte quoi au juste ? Il y a une sorte de flaque de couleur très « Pop Art » qui semble gonfler au fil des pages. C'est peut-être du

magma, de l'huile qui bout, peut-être la mer... Le texte se résume à des onomatopées (« Bloup », « Plop », « Pchhhhh », « Wiiii »...), il y a un état de calme initial qu'on retrouve à la fin. Bref, c'est impossible à décrire avec des mots, c'est clairement un album à voir (magnifique, par ailleurs).

Le deuxième album raconte la fameuse légende du roi Christian X du Danemark qui aurait, dit-on, porté l'étoile jaune imposée aux juifs dans son pays et incité toute la population danoise à faire de même (épisode totalement inventé : il n'y a pas eu de lois antijuives au Danemark et donc pas d'étoiles jaunes). Les illustrations sont très réalistes, rappelant par moment la peinture de Norman Rockwell, le texte est long, dense et peut, sans problème, être lu sans le support des images. Les références historiques rendent nécessaire l'explication de contexte, bref, il y a d'un côté, une œuvre plastique et de l'autre un document d'histoire. Ça ne se lit pas de la même façon, ça ne se lit pas aux mêmes moments et on peut même dire (même si je suis toujours très dubitatif quand on annonce qu'un album est destiné à telle ou telle classe d'âge) que ça ne se lit pas aux mêmes enfants.

Il n'y a donc pas un genre (l'album) mais des genres d'albums. Et c'est ce qui fait leur richesse : si je lisais chaque jour un album dans la lignée de : *Pourquoi les petits garçons ont-ils toujours peur que leur maman les abandonne dans une forêt sombre et noire !*, ou de *Histoire (de dent de devant) de lapin*, c'est-à-dire des histoires très surréalistes, très poétiques, avec des illustrations complexes, je perdrai vite l'attention de la moitié de mes élèves. De même que beaucoup se lasseraient si je me cantonnais à des histoires simples au rapport texte/image évident (les albums de Michel Gay ou de Frédéric Stehr par exemple). C'est parce qu'on passe de l'un à l'autre, d'un univers à l'autre, parce qu'il y a un va et vient constant entre des albums très faciles à comprendre et d'autres moins immédiatement accessibles ; c'est parce qu'il y a un va et vient entre des images très claires, très gaies, très lisibles (des dessins de Cécile Hudrisier ou de Martine Bourre<sup>7</sup> par exemple) et des illustrations très symboliques ou abstraites (*Ubu* de Jérôme Ruillier ou le bon vieux *Petit Bleu et Petit Jaune*) ou encore très sombres comme celle de Lorenzo Mattoti dans sa superbe version d'Hänsel et Gretel, que les enfants (et les maitres qui lisent les histoires) trouvent leur compte.

S'il fallait cependant (pourquoi pas après tout) chercher à faire un classement, à trouver des catégories, on pourrait, peut-être, aborder le travail comme suit...

## RANGEONS UN PEU LES ÉTAGÈRES

C'est difficile de ranger sa bibliothèque. Il se trouve qu'à force de fouiner, chiner, trainer dans les brocantes (que de trésors on trouve pour vingt centimes d'euros les dimanches matins d'été !) mais aussi dans les librairies spécialisées (un jour, juré, j'irai au « Bateau livre<sup>8</sup> » et je sortirai les mains vides !) ou désormais sur

---

7. Les albums illustrés par Martine Bourre sont innombrables avec la particularité de multiplier les techniques (dessin, peinture, collages, photos, etc.). Citons, par exemple, *Le P'tit Bonhomme des Bois* (Pierre Delye et Martine Bourre), ou encore le fabuleux *Ours qui lit* (Éric Pintus et Martine Bourre).

8. Librairie lilloise spécialisée dans les ouvrages pour la jeunesse.

Internet, je me retrouve à la tête d'une assez imposante collection d'albums. Un jour, c'est sûr, il faudra faire le tri, se débarrasser des cartons qui encombrant le grenier, remplis de livres achetés au hasard : le titre était amusant, les illustrations n'étaient pas mal... Et puis, une fois à la maison, on s'est rendu compte qu'on ne l'apporterait jamais en classe : trop gnangnan, trop mièvre (ah, la énième version du petit lapin qui a peur du méchant chasseur mais, heureusement, sa maman est là !), trop long (ah, les interminables *Martine* !) et souvent trop conforme à l'idée de ce que devrait être un album pour enfant. Le monde impitoyable de l'édition, comme celui des fabricants de jouets et celui des producteurs de dessins animés, véhicule des poncifs, formate les esprits et fabrique de parfaits petits consommateurs. L'acheteur insouciant que je suis parfois peut se laisser prendre : le livre est en bon état, les deux ou trois premières pages sont correctes et le bradeur de dimanche vous fait un prix si vous prenez les deux autres. Et c'est ainsi qu'on découvre, à tête reposée, qu'on vient d'acheter un album où les petits garçons aident les papas à réparer les voitures pendant que les mamans font la vaisselle avec leurs gentilles petites filles, ou, pire, car les poncifs sont parfois moins explicites, un album qui explique que ce n'est pas grave d'être différent si on est gentil<sup>9</sup>.

Mais même une fois le tri fait entre les albums qu'on lit régulièrement, avec bonheur, ceux qu'on lira un jour pour voir, et ceux qu'on ne lira sans doute jamais, même si on ne garde que le meilleur, il restera beaucoup, beaucoup de livres (il y a, et c'est tant mieux, beaucoup de très bons albums).

On peut les ranger par auteurs, en se disant qu'un jour, on lira tous les albums de Claude Ponti<sup>10</sup> à la suite un peu comme si on proposait aux enfants une rétrospective dans l'esprit des cinémathèques...

On peut les ranger par éditeurs : ce n'est pas totalement dénué de sens : Didier Jeunesse ou Mijade se trompent rarement dans leurs choix éditoriaux, les éditions Milan ont moins de constance mais il y a des trésors, Le Rouergue a fait le choix de privilégier des illustrations très originales, ce qui a permis à Christian Voltz de devenir un auteur et surtout un illustrateur incontournable<sup>11</sup>, et, bien sûr, l'École des Loisirs regroupe, dans ses différentes collections (Pastel, Kaléidoscope, Circonflexe...), toutes les grandes peintures de la littérature de jeunesse (avec parfois un petit côté « blockbuster » un peu agaçant : ce n'est pas parce qu'un auteur

---

9. J'ai toujours eu un peu de mal avec le message de la série des *Elmer* (David Mc Kee). Sur un très célèbre site d'achat en ligne on vous vend d'ailleurs l'album phare de la série avec l'argument suivant : « Elmer est différent des autres éléphants : il est bariolé et cette différence lui déplaît. Mais il découvrira que sa singularité ne l'empêche pas de rester le même bon Elmer pour ses amis. »

10. Claude Ponticelli, dit Claude Ponti, est un des piliers des éditions de l'École des Loisirs. Illustrateur, auteur, poète et maintenant paysagiste (allez voir le jardin botanique de Nantes !), il a publié, depuis 1985, plus d'une soixantaine d'albums. Les deux tiers sont géniaux, les autres sont seulement très, très bons. Croyez, Monsieur Ponti, en l'assurance de mon profond respect !

11. Christian Voltz est l'auteur de nombreux bestsellers de la littérature de jeunesse. On reconnaît entre mille ses illustrations qui sont en fait des assemblages d'objets hétéroclites (bouts de ficelle, fil de fer, boutons de culotte, vieux papiers peints et clous rouillés...) à mi-chemin entre *Le Cirque* d'Alexander Calder et les machines de Jean Tinguely. On ne compte plus les élèves de classe maternelle qui ont travaillé « à la manière de » Christian Voltz depuis une quinzaine d'années.

a fait de grands livres qu'il faut publier tout ce qu'il propose<sup>12</sup>...) Bref, les éditeurs font un vrai travail. Et ce n'est sans doute pas pour rien qu'il n'y a aucun livre de chez Hemma<sup>13</sup> ou de chez Nord-Sud dans ma classe.

Ou pourrait aussi ranger les albums par genre. C'est un peu périlleux et, comme dans tous les classements, on tombera vite sur des inclassables, mais la thématique de ce numéro de la revue *Recherches* s'y prête. Essayons donc !

## **TENTATIVE, UN PEU VAINES, MAIS TOUT DE MÊME AMUSANTE, DE CLASSIFICATION FLOUE DES ALBUMS PAR GENRE**

Pour cela, il faut d'abord déterminer les genres, créer des familles. S'il fallait faire des paquets, mettre un peu d'ordre dans le bon millier de livres pour enfants qui envahissent depuis vingt ans ma classe, mon bureau, mon grenier et le coffre de ma voiture, il me semble que la seule entrée possible serait : comment est-ce que ce livre est lu aux enfants ? Parce qu'il y a toujours, au moment où j'achète un nouveau livre, cette question essentielle : comment cela va-t-il se passer avec eux ? Comment est-ce qu'il faudra tenir l'album ? Qu'est-ce qu'il faudra montrer, comment faudra-t-il aider à la compréhension ? Faudra-t-il d'abord montrer l'image ou d'abord lire le texte ? Faudra-t-il jouer les personnages, théâtraliser la lecture ou, au contraire, rester très neutre pour que chacun d'eux puisse faire son miel de ce qu'il comprend ?

Il y a des albums qu'on ne peut pas lire : il n'y a rien d'écrit... Ou si peu... Il y a également des albums où ce qui est écrit a peu, très peu d'importance. Ce sera le premier paquet : les albums qui trouvent leur force dans les images. Et déjà, il faudrait créer des sous-catégories.

### **Premier tas**

J'ai parlé de *Bloup, Bloup* un peu plus haut. Illustrations minimalistes, couleurs superbes, scénario ascétique : un album de graphiste. C'est beau, on le regarde ensemble. On n'explique surtout pas. On regarde, on referme le livre, on le range... Ahhh, c'était bien. Dans le même genre on peut citer *Loup* d'Olivier Douzou (en fait le grand méchant loup n'a pas une bouche rouge et sanglante, il mange juste une carotte : ça ne se raconte pas, ça se voit quand on déplie l'album et qu'on montre en même temps la première et la quatrième de couverture. La chute de l'album est exclusivement graphique.), ou encore *La Ferme* du même auteur. Mais il y a aussi des albums comme *Ce jour-là...* de Mitsumasa Anno. Toujours pas de texte mais, évidemment, la nécessité d'expliquer, de montrer, de guider le regard des enfants au milieu d'un foisonnement de détails, de références, de « jeux de dessins » (comme il

---

12. Oui, j'ai été très déçu par les derniers Philippe Corentin... Et j'ai été déçu d'être déçu ! Voilà, c'est dit !

13. Sur le site des éditions Hemma, on découvre qu'il y a les livres pour filles (couvertures roses) et les livres pour garçons (couvertures bleues). C'est rédhibitoire ! Quand à Nord-Sud, cette maison doit son succès à un petit poisson dont une des écailles est, en fait, un hologramme argenté : ça brille donc ça plait aux enfants et c'est consternant !

y a des jeux de mots, il peut y avoir des calembours graphiques). Il n'y a pas d'histoire : juste un homme qui arrive en bateau, qui achète un cheval et qui voyage. Les dessins se superposent de page en page, la lettre postée au début du livre (petit détail de deux centimètres au milieu d'une centaine d'autres à la cinquième page) est distribuée à la fin (petit détail de deux centimètres au milieu d'une centaine d'autres à la vingtième page), le ballon que lâche ici un enfant flotte dans les nuages dix pages plus loin, on aperçoit une école, un prisonnier qui s'évade, *Un Dimanche après-midi à la Grande Jatte* de Seurat, un Chaperon rouge, *La Méridienne* de Van Gogh, *Le Joueur de flûte de Hamelin*, un duel au pistolet, un pressoir à pomme, un déménagement et même des illusions d'optique à la M. C. Escher. *Ce jour-là...* se regarde, certes, mais il ne se regarde pas seul... Il n'y a rien à lire mais il faut beaucoup, beaucoup expliquer.

## Deuxième tas

À l'exact opposé se trouvent les albums où les dessins ont peu d'importance.

Assez étonnamment on pourrait y mettre *Les Trois Petits Loups et le Grand Méchant Cochon*, d'Eugène Trivizas et Helen Oxenbury. C'est étonnant, parce que les illustrations sont magnifiques. Mais pour avoir plusieurs fois raconté l'histoire sans le livre, je peux dire sans hésitation qu'elles ne sont pas absolument nécessaires à la compréhension. En tous cas, pas plus que les planches de Gustave Doré n'aident à la compréhension de Don Quichotte. Même chose pour *Ours qui lit*. Ceux qui, comme moi, ont eu la chance d'assister à un spectacle d'Éric Pintus racontant ses histoires savent que l'ours qui lit est une histoire suffisamment forte pour se passer d'explications illustrées. Ce qui n'enlève rien au fait que les illustrations de l'album sont inventives, intelligentes, riches et valent même qu'on prenne le temps d'aider les enfants à en découvrir les finesses. Mais voilà, *Ours qui lit* peut se suffire à lui-même, et c'est avant tout une histoire que les enfants écoutent ; ça se voit dans le regard, je l'ai déjà dit : il y a les moments où ils suivent mon doigt sur la page et les moments où ils me fixent... *Ours qui lit*, ils ne me quittent pas des yeux !

## Troisième tas

L'illustration est une aide indispensable à la compréhension du texte et le texte une aide indispensable à la compréhension de l'image. Le meilleur exemple est *Papa ne veut pas* d'Alain Le Saux. Une phrase comme « Papa ne veut pas que je fasse briller mes chaussures avec le dessus-de-lit » est difficilement compréhensible par des enfants de 5 ou 6 ans : il y a, d'abord, ce très complexe subjonctif, et puis le terme « dessus-de-lit », bien désuet, et sans aucun doute rarement utilisé dans les familles. Mais le dessin est limpide : « Oh ! Il essuie ses godasses avec la couette ! » s'exclament les enfants très choqués. Moment riche où une formulation syntaxiquement ardue et un vocabulaire obscur deviennent immédiatement accessibles par la force du dessin : il n'y a pas besoin d'expliquer « Papa ne veut pas » aux élèves, pas besoin de s'étendre sur le fait qu'il s'agit de l'histoire d'un petit garçon qui accumule les bêtises et transgresse tous les interdits (« Papa ne veut pas que je demande à mes copines de me montrer leur culotte. ») Pas besoin d'expliquer que c'est un livre sur ce qui est bien et ce qui est mal. Le texte est docte, court, péremptoire, l'illustration est poétique, symbolique (le père fait dix fois la

taille de son fils) et totalement explicite. Avec *Papa ne veut pas*, la « prép » d'Instruction Morale et Civique est faite, il n'y a plus qu'à tourner les pages.

### Quatrième tas

Il y a le texte, qui raconte une histoire et il y a l'image qui en raconte une autre, qui donne une autre vérité en quelque sorte. L'exemple le plus connu d'album où le dessin prend le contrepied de l'image est *L'Afrique de Zigomar* de Philippe Corentin. L'histoire raconte comment le merle Zigomar emporte sur son dos la souris Pipioli qui rêve de découvrir l'Afrique. Du haut du ciel, l'oiseau signale à son passager la présence de lions, de pygmées, alors que le dessin montre qu'ils survolent la banquise, les ours blancs et les pingouins. Toute la dimension humoristique qui fait se plier de rire certains enfants vient de l'effet de contraste et de la connivence qui se crée : l'oiseau se trompe, on assiste à son erreur alors que lui ne voit rien (tous ne rient pas : le Pôle Nord, l'Afrique, c'est encore un peu confus chez certains élèves et sans cette clé-là, il n'y a plus d'intérêt au livre) !

Parfois, la « correction » apportée par l'image est plus discrète, et parfois même il n'est pas du tout utile de la remarquer pour comprendre l'histoire. Dans *Le Géant de Zéralda*, par exemple, un des monuments de la littérature de jeunesse, alors que le texte explique que le père de Zéralda est malade et qu'il envoie sa fille seule vendre les produits de la ferme au marché, l'illustration montre le père effectivement couché, bonnet de nuit sur la tête, mais surtout qu'il a le nez un peu rouge alors qu'une bouteille de vin a roulé sous le lit. L'illustration montre également, au-dessus du lit, le portrait d'une dame barré d'un ruban noir. Faut-il forcément, au moment de la lecture, s'attarder avec les élèves sur ces détails, expliquer le symbole du deuil, faire remarquer qu'on tient là l'explication du fait qu'on ne voit pas la maman de Zéralda dans l'histoire, faire allusion au père qui noie son chagrin dans l'alcool... Pas sûr que cela soit nécessaire. Les albums sont souvent truffés de petits détails qui amusent énormément les lecteurs adultes et qui leur sont visiblement destinés (le garnement de *Papa ne veut pas* écrit au feutre sur le mur du salon « Vivent Klit Istwoud » et « Kristoff étin null ! » : on ne peut rien en faire avec les enfants). Par contre, à la fin du *Géant de Zéralda*, au moment de happy end (Zéralda a grandi, elle est devenue une belle jeune fille, le géant a rasé sa barbe piquante, il s'est marié avec elle et il vécurent heureux, etc.), on voit qu'un des nombreux enfants de Zéralda regarde son petit frère qui vient de naître d'un air envieux, tandis qu'il dissimule derrière son dos un couteau et une fourchette. Là, il suffit de désigner du doigt les instruments du festin à venir et de prendre un air inquiet : les enfants comprennent tout de suite que ça va mal finir !

### Cinquième tas

L'équilibre parfait ! On peut juste lire l'histoire, c'est bien, on peut juste regarder les images, c'est bien aussi, mais quand on lit l'histoire en regardant les images, c'est mieux ! Texte versus image : match nul ! *La Chasse à l'ours* de Michael Rosen et Helen Oxenbury. Il n'y a pas d'histoire... Enfin si... Enfin non...

C'est une sorte de longue comptine avec bruitage intégré (saluons d'ailleurs au passage le travail de la traductrice<sup>14</sup> qui a su traduire le bruit des pas dans l'herbe « Swishy swashy ! Swishy swashy ! » par « Froufrous friselis ! Froufrous friselis ! » et celui de la marche dans la gadoue vaseuse et collante « Squelch squerch ! Squelch squerch ! » par « Patouille gargouille ! Patouille gargouille ! »). On peut presque chanter l'album<sup>15</sup>. Les images alternent noir et blanc et couleurs, plans larges et plans serrés, ménagent le suspense, rythment le récit, bref on est au cinéma. Il n'y a rien à ajouter, rien à enlever. *La Chasse à l'ours* : un chef-d'œuvre.

## Sixième tas

Comment, il y a encore des tas à faire alors qu'on a rangé les chefs-d'œuvre ? Oui, beaucoup ! Des tas et des tas de tas qu'il serait fastidieux et peu utile d'énumérer. Mais ce sixième tas là est important et il ne faut surtout pas l'oublier. C'est le tas préféré des enfants, celui qui regroupent les livres sur lesquels ils se précipitent quand ils ont « le droit de regarder les livres » et qu'on hésite, hélas, à leur prêter parce qu'ils sont fragiles. Il s'agit des livres avec un truc. Cela peut être des pages qui se déplient, par exemple *La Nuit des Zéfirottes*, de Claude Ponti, ou *Le Plus Gros Gâteau du monde* d'Alain Serres et Martin Matje, qu'on retrouve cornés et déchirés parce que les enfants n'ont pas su les replier dans le bon sens. Cela peut être un kamishibai, livre inspiré de la tradition japonaise des théâtres de papier, où les plans successifs de l'image sont réellement séparés pour créer un effet de profondeur<sup>16</sup>. Cela peut être un livre avec des cases à soulever comme *Chhht !* Cela peut être un livre avec un mécanisme caché, comme celui qui fait se fermer les yeux de la vieille dame<sup>17</sup> quand elle meurt à la fin (et oui on meurt aussi dans les albums pour enfants). Et cela peut être, bien sûr, un popup, c'est-à-dire un livre où l'ouverture des pages provoque un mouvement dans l'illustration qui, du coup, devient une sculpture. On quitte d'ailleurs parfois le domaine de l'album pour entrer dans celui de l'objet d'art, comme le montrent les albums de David A. Carter<sup>18</sup>. Sans oublier les albums où il faut tourner des roulettes, tirer des languettes ou, encore mieux, promener sur la page des outils qui, par la magie de la cinétique, créent du mouvement<sup>19</sup> !

Ici comme ailleurs on pourrait créer un sous-groupe : les livres où le « truc » est utile, où il aide à la compréhension de l'histoire (les parties qui se déplient vers le bas dans *La Nuit des Zéfirottes* sont les parties qui racontent ce qui se passe sous terre) voire où il en est le ressort principal (*Chhht !* est entièrement conçu pour amener à la surprise de la dernière case à soulever à la toute dernière page, vous savez, quand on regarde si le géant dort toujours et qu'on voit son œil derrière le

---

14. Élisabeth Duval. Il existe une version animée de l'album (totalement inutile et beaucoup plus chère évidemment !) avec une traduction consternante de banalité de Claude Lauriot Prévost.

15. Je conseille d'ailleurs à tous d'aller savourer la vidéo de Michael Rosen sur YouTube (*Michael Rosen performs We're going on a bear hunt*). C'est une merveille !

16. Par exemple, Kimiko, *Le Petit Chaperon rouge*.

17. Jeremy Holmes, *Il était une fois une vieille dame qui avait avalé une mouche*.

18. Par exemple *2 bleu*.

19. Par exemple, Michaël Leblond et Frédérique Bertrand, *New York en Pyjamarama*.

volet, même que ça fait peur à chaque fois !) et les livres où le « truc » ne sert à rien, n'est qu'un ressort commercial et même, parfois, détourne l'attention et la compréhension de l'histoire.

## LA TENTATION D'ENSEIGNER

Au fait, c'est vrai, il faut tout de même parler de cela : ces albums, c'est en classe que je les lis. Et je suis enseignant. Et tout ce qui se fait en classe, lorsqu'on est enseignant, doit être considéré comme un enseignement.

Alors, enseigne-t-on les albums ? Enseigne-t-on la lecture d'album ? Ou plus exactement, faut-il faire de la lecture d'album un objet d'enseignement ? Derrière cette question, à l'heure où, à l'école, sous la pression institutionnelle, il convient de tout programmer, tout évaluer, tout cadrer en terme d'objectifs, de compétences, d'interdisciplinarité, se pose la question du temps volontairement perdu et de l'acte (apparemment) gratuit. Peut-on, a-t-on le droit, aujourd'hui, à l'école maternelle ou élémentaire, de lire un album à ses élèves sans immédiatement assortir la lecture d'un questionnaire de compréhension, d'un exercice de production écrite ? Peut-on lire un album sans qu'il soit forcément en lien avec l'histoire des arts ? Peut-on lire un album sans qu'il soit forcément inscrit dans un « parcours littéraire » dont l'enfant « conservera la trace écrite » ? Peut-on lire des albums sans créer une affiche où l'on prendra soin de reproduire la couverture, de distinguer par un code couleur l'auteur, l'illustrateur, l'éditeur et éventuellement l'année de parution ? Peut-on lire un album sans inscrire sa lecture dans un réseau ? Peut-on lire un album qui ne soit pas sorti d'une valise (la valise sur les loups, la valise sur la vie autrefois, la valise sur la peur...) constitué par un groupe d'enseignants au cours d'un stage sur la littérature de jeunesse (valise, qui, soit dit en passant, n'est jamais une valise mais bien une caisse en plastique, avec ou sans roulette) ?

Oui on peut ! Je crois même qu'on le doit !

Et pourtant, instrumentaliser les albums, je pourrais le faire, je saurais même très bien le faire.

Je pourrais par exemple construire un cycle où l'on s'intéresse aux albums qui évoquent des œuvres célèbres : *Les deux Goinfres* de Philippe Corentin et la référence à *La Grande Vague de Kanagawa* de Hokusai, *La Tentation des ténèbres* de Christine Beigel et Rémi Saillard et la référence à *La Tentation de saint Antoine* de Jérôme Bosh, *Margot la folle* et la référence à Brueghel ou encore *Un Pont* de France Alessi et Éric Battut pour la référence à Claude Monet. On trainerait ainsi pendant six ou sept semaines, puis on passerait à un cycle sur les contes de randonnée. On mettrait en évidence la structure répétitive du récit, on construirait des exercices de production écrite, on utiliserait les illustrations du *Chat ventru* pour des exercices de remise en ordre d'images séquentielles, on recommencerait le lendemain ou le lundi suivant avec les illustrations du *Petit Cochon tétu*. Puis on passerait à un cycle de lecture en lien avec les sciences. Le cycle de la vie par exemple. On consacrerait une semaine aux albums sur la naissance (*C'est toi le chef*, *Bébé Canard*, *Je veux être une maman... tout de suite !*), et la semaine suivante à ceux sur la mort (*Matilda*, *l'horrible petite Mentreuse*, *Les Couleurs de la vie*, *Le Cheval blanc de Suho*).

Et après ? On ferait un cycle sur les loups (il y a de quoi faire), ou sur l'inversion des rôles (*Histoire du Grand Méchant Poulet, Les Trois Petits Loups et le Grand Méchant Cochon*). Bref, on programmerait, on articulerait : ce serait très beau et très pénible !

Parce que lire, et surtout comprendre ce qu'on lit, c'est comme manger, boire ou respirer, cela doit se faire naturellement. Il y a des gens qui ne peuvent plus rien manger sans lire attentivement la composition de chaque chose qu'il mange, sans s'interroger sur l'origine du produit, sur son impact écologique. C'est très bien ! C'est même sans doute utile ! Mais on peut aussi manger parce qu'on a faim et parce que c'est bon. Et souvent, on sait que ça va être bon parce qu'on a déjà mangé quelque chose de semblable, mais aussi parce que c'est un plat italien et qu'on aime la cuisine italienne ou parce que dans ce restaurant-là, c'est toujours bon. On a développé plus ou moins intuitivement son gout au fil du temps et de l'expérience.

Je crois qu'il faut laisser les enfants construire leur expérience des livres, leur expérience des histoires. Pour cela, il faut alimenter l'expérience (en donnant beaucoup à lire et en abordant tous les genres possibles), il faut également donner des pistes. Désigner du doigt un détail, jouer avec la voix est une piste. Rappeler, parfois, un autre livre, une autre histoire est une autre piste. Discuter, bavarder, demander l'avis des enfants est encore une autre piste. Mais laisser le silence s'installer, laisser le temps de penser à ce qui vient d'être lu, d'être raconté, est la piste principale qu'il faut absolument suivre si on veut que les enfants développent leur capacité à comprendre, à créer des liens, à se construire une culture.

Un article, dans un numéro récent de la revue *Recherches*<sup>20</sup>, rendait compte d'une étude montrant que des activités de « contage » (qui accentuent par exemple certains mots ou certaines phrases ou qui reformulent voire commentent certains passages) peuvent être une aide à la compréhension des albums. Tous les moyens sont bons pour que les élèves comprennent les textes qu'on leur propose. La compréhension est au cœur de l'activité de lecture d'album et le principal objectif de l'enseignant qui lit est évidemment d'améliorer les capacités des enfants à comprendre, à percevoir l'organisation, la dynamique, les ressorts d'un récit. Alors, pourquoi pas la technique du « contage » décrite dans l'article. Cela dit, ce n'est pas la piste pédagogique que je privilégie. Je me sens un peu gêné par l'idée que l'on change le texte, surtout que les enfants ne comprennent pas toujours qu'on a changé de posture. Si on décide de raconter, il faut montrer clairement aux enfants que ce que l'on est en train de dire n'est pas ce qui est écrit. Bref, il faut qu'il soit bien clair que ce n'est plus une lecture. Je préfère donc rester dans une démarche de lecteur en utilisant toutes sortes de possibilités d'aide à la compréhension des textes par les élèves qui ne passe pas par une modification du texte.

Et puis il ne faut pas oublier que, parfois, les modifications, les transformations, les ajouts peuvent fermer certaines portes parce qu'elles mettent en avant une compréhension possible de l'histoire : la plus logique, la plus adulte, la plus évidente. On risque alors de limiter les possibilités d'interprétation. Si l'on reprend, par exemple, l'album *Aboie, Georges !* cité dans l'article, l'explication

---

20. Marie-France Bishop & Véronique Boiron, « Aider les élèves de GS ou de CP à comprendre des histoires, oui mais comment ? », *Recherches* n° 64, 2016.

qu'on proposera naturellement aux élèves (et c'est d'ailleurs celle que donne la maitresse de la classe observée) est que la maman de Georges est inquiète parce que Georges miaule, cancanne, grogne ou meugle au lieu d'aboyer (au fait, Georges est un chien !). Pour se rassurer, la maman conduit son fils chez le vétérinaire qui retire de « l'intérieur » de Georges un chat, puis un canard, puis un cochon, puis une vache. Georges se met enfin à aboyer et l'explication logique est que le vétérinaire a extrait la source du problème de langage. Sur le chemin du retour, Georges n'aboie plus mais dit « Bonjour ». L'explication logique est qu'un nouveau problème se trouve à l'intérieur de Georges et que ce problème est évidemment qu'il « a avalé un z'humain », comme le disait une de mes élèves. Lorsque je lis « Aboie, Georges ! », je ne modifie rien au texte, je le lis tel quel. Mais c'est vrai qu'il faut aider certains élèves à entrer dans le récit. Donc, je le lis en imitant les grimaces d'agacement de la mère pour que l'on comprenne bien que c'est elle qui parle, je le lis en insistant sur le ton doctoral du vétérinaire puis en mimant celui-ci tandis qu'il enfonce sa main « loin, loin, loin à l'intérieur de Georges », mais jamais je ne dis à mes élèves que si Georges miaulait, c'était à cause du chat et que s'il dit « bonjour » c'est parce qu'il a un humain dans le ventre. Et du coup je laisse à certains de mes élèves la possibilité de proposer d'autres pistes : si Georges dit « Bonjour ! » c'est parce qu'il parle enfin comme sa mère. Eh oui, sa mère qui lui demande, avec des mots : « Aboie, Georges ! », qui lui explique, avec des mots, que les chiens ne miaulent pas mais font « wouf ». La maman de Georges, elle, parle « l'humain » et donc c'est normal que Georges parle « l'humain » lui aussi. La première fois qu'un enfant a avancé cette hypothèse, j'ai été totalement dérouté : « Il n'a rien compris » me suis-je dit. Sauf qu'elle est loin d'être sottise, cette explication. Elle est même très fine. Un album raconte rarement une histoire vraie : ça n'existe pas, un loup qui parle et qui se déguise en grand-mère, ni des ours qui se préparent de la soupe et dorment dans des lits, ni une maman chien qui emmène son fils chez le vétérinaire. En respectant strictement le texte, on court moins le risque, à mon avis, d'imposer une seule version, l'imposer comme étant la seule logique dans un récit qui n'est pas logique. Je préfère, de loin, laisser mes élèves explorer le champ des possibles, quitte à les aider quand ils s'éloignent trop de la trame du récit :

– Georges, il a mangé la vache ?

– Oh ben non, s'il l'avait mangé, elle serait morte et elle ne ferait pas « Meuh » !

– Alors elle est rentrée dans son ventre quand elle était petite et elle a poussé.

J'ai la certitude que toutes ces histoires lues à mes élèves les ont aidés à comprendre des choses, à comprendre d'autres histoires et peut-être, aussi, à comprendre l'énoncé du problème de maths, la question de l'évaluation de sciences, à comprendre la vie. Je ne sais pas quel livre, à quel moment, à quel moment, à quel moment. Je suis bien incapable de prévoir quel livre aidera untel ou untel et à quel moment. Alors je lis, tous les jours, pas à pas, petit à petit. Je remets l'ouvrage sur le métier. J'ouvre de nouvelles portes, j'amène de l'eau au moulin, j'invite...

## RÉFÉRENCES DES ALBUMS

- 2 bleu*, David A. Carter, Gallimard jeunesse, 2006.
- Aboie, Georges !*, Jules Feiffer, Pastel, 2000. Titre original : *Bark, George*, Harper & Collins, 1999.
- Bloup ! Bloup !*, Shuntarô Tanikawa et Sadamasa Motonaga, Mijade, 2008.
- C'est toi le Chef, Bébé Canard !*, Amy Hest et Jill Barton, Kaléidoscope, 1997 (Titre original : *You're the boss, Baby Duck !*, Candlewick press, 1996).
- Ce jour-là...*, Mitsumasa Anno, L'école des loisirs, 1978.
- Chhht !*, Sally Grinley et Peter Utton, L'École des loisirs, 1991.
- Elmer*, David Mc Kee, Kaléidoscope, 1989.
- Grosse Colère*, Mireille d'Allancé, L'École des loisirs, 2001.
- Hänsel et Gretel*, Jacob et Wilhem Grimm, Lorenzo Mattoti, Gallimard, 2009.
- Histoire (de Dent de devant) de lapin*, François Morel et Christine Patry, coédition Somogy éditions d'art/Archimbaut éditeur, 1999.
- Histoire du Grand Méchant Poulet*, Anne Jonas et Émile Jadoul, Milan, 2007.
- Il était une fois une vieille dame qui avait avalé une mouche*, Jeremy Holmes, Minédition, 2010.
- Je veux être une maman... tout de suite !*, Alex Cousseau et Philippe-Henri Turin, L'École des loisirs, 2002.
- L'Afrique de Zigomar*, Philippe Corentin, L'École des loisirs, 1990.
- L'araignée qui ne perd pas son temps*, Éric Carle, (Titre original : *The Very Busy Spider*), Mijade, 1950.
- L'Étoile jaune*, Carmen Agra Deedy et Henri Sørensen, Mijade, 2000.
- La Chasse à l'ours*, Michael Rosen et Helen Oxenbury, Kaléidoscope, 1996. Titre original : *We're going on a bear hunt*, Walker, 1989.
- La Ferme*, Olivier Douzou, Éditions du Rouergue, 1998.
- La Grosse Faïm de P'tit Bonhomme*, Pierre Delye et Cécile Hudrisier, Didier jeunesse, 2005.
- La nuit des Zéfirottes*, Claude Ponti, L'École des loisirs, 2006.
- La Tentation des ténèbres*, Christine Beigel et Rémi Saillard, L'Élan vert, 2016.
- Le Chat ventru*, Michèle Simonsen et Hélène Micou, Didier Jeunesse, 2007.
- Le Cheval blanc de Suho*, Yûso Ôtsuka et Akaba Suekichi, Circonflexe, 2014.
- Le Géant de Zéralda*, Toni Ungerer, L'École des loisirs, 1971 (Titre original : *Zeralda's Ogre*, Harper & Row 1967).
- Le P'tit Bonhomme des Bois*, Pierre Delye et Martine Bourre, Didier jeunesse 2003.
- Le Petit Chaperon rouge*, Kimiko, L'École des loisirs, 2003.
- Le Petit Cochon têtù*, Jean-Louis Le Craver et Martine Bourre, Didier Jeunesse, 2000.
- Le Plus Gros Gâteau du monde*, Alain Serres et Martin Matje, Albums Nathan, 1996.
- Les Couleurs de la vie*, Margaret Wild et Ron Brooks, Pastel, 1997.
- Les Deux Goinfres*, Philippe Corentin, L'École des loisirs, 1999.
- Les Trois Petits Loups et le Grand Méchant Cochon*, Eugène Trivizas et Helen Oxenbury, Éditions Bayard jeunesse, 1993.
- Loup*, Olivier Douzou, Éditions du Rouergue, 2000.
- Margot la folle*, Geert De Kockere et Carll Kneut, Circonflexe, 2006.

*Matilda, l'horrible petite menteuse*, Hilaire Belloc et Posy Simmonds, Albin Michel Jeunesse, 1991.

*Max et les Maximonstres*, Maurice Zendak, L'École des loisirs, 1967. Titre original : *Where the Wild Things are*, Harper & Row, 1963.

*New York en Pyjamarama*, Michaël Leblond et Frédérique Bertrand, Éditions du Rouergue, 2011.

*Ours qui lit*, Éric Pintus et Martine Bourre, Didier jeunesse, 2006.

*Papa ne veut pas*, Alain Le Saux, Rivages, 1991.

*Petit Bleu et Petit Jaune*, Léo Lionni, l'École des loisirs, 1970.

*Pourquoi les petits garçons ont-ils toujours peur que leur maman les abandonne dans une forêt sombre et noire ?*, Vincent Ravalec et Anne Marie Ada, Seuil jeunesse, 2000.

*Ubu*, Jérôme Ruillier, Bilboquet, 2004.

*Un Pont*, France Alessi et Éric Battut, Bilboquet, 2004.